

NANCY

# Camarade transgenre

Franceska avait refait sa vie en Lorraine, mais son emploi était menacé. La militante trans, aguerrie par un parcours de vie hors du commun, s'est alors muée en leader syndical menant la grève de ses amies ouvrières.

Texte et photo GWENAËL ANDRÉ

**F**ranceska a pris sa carte à la CGT en réaction aux menaces qui pesaient sur l'avenir de la blanchisserie industrielle où elle travaillait depuis quatre ans, dans la banlieue de Nancy. Les cadres de chez Initial BTB ont fait une drôle de tête, en apprenant que «la trans de service», comme elle dit, s'était syndiquée.

Sur la trentaine d'ouvrières aux mains abîmées par le labeur, elle a été la seule à prendre sa carte. Onze tonnes de linge sale par jour à enfourner dans des machines de 160 à 280 kg. «C'est bête. Après des mois d'intérim, et alors que je suis une trans, j'avais eu la chance de signer un CDI. Je me disais que je m'intégrais, je pensais: maintenant, c'est bon...» Son embauche a eu lieu après un coming out auprès de sa direction et de chacun de ses collègues. Difficile! Mais il le fallait. Malgré les effets visibles d'un traitement hormonal, son patron

n'avait pas tout saisi. «Il me disait: c'est drôle, le fournisseur t'a appelé madame. Je lui répondais: ah, c'est possible...» Franceska a donc alors décidé de crever l'abcès. «Ça m'a pris un mois. J'ai vu chacun, de manière individuelle. Et j'ai tissé des liens avec des collègues qui m'ont confié des parcours de vie inattendus! La très grande majorité des réactions s'est avérée positive. La minorité haineuse n'a eu qu'à se taire.»

Franceska a raconté ses combats à ses collègues. Sa lutte pour l'égalité des droits, à l'association LGBT de Nancy. Son engagement à Trans Aide, pour la reconnaissance du genre trans. Mais elle a gardé le reste pour elle. Ses blessures, ses frayeurs, la douleur de sa vie d'avant... «J'étais un garçon viril, barbu, mal rasé, très dur, je pouvais être violent. Si on me marchait sur les pieds, je partais au quart de tour! Et j'aimais les filles. J'ai toujours aimé les filles. Mais depuis toujours, également,

j'avais ce sentiment de ne pas être moi-même, ce désir d'être une femme...»

À bout de nerfs, sur un quai de la Seine, un soir de septembre 2002, Franck Charront a joué son avenir à pile ou face. Jetant dans le fleuve la peur qui l'habitait. Larguant sa copine, Paris, son travail rue des Rosiers. Pour assumer enfin son plus intime désir. «Dès l'enfance, j'ai senti que je n'étais pas à ma place. Je ne comprenais pas Noël, l'assignation sociale des jouets. Je ne voulais ni une petite voiture, ni une poupée Barbie. Mais la petite poupée rose au volant de la voiture bleue!»

Franck a appelé son père, ouvrier aux aciéries de Pompey, près de Nancy. «Je suis revenu chez mes parents. Puis j'ai commencé à me renseigner pour savoir comment j'allais effectuer

ma transition...» Les réponses ne l'ont guère satisfait: «Je n'adhérais pas à ce processus cadré par la psychiatrie, ces protocoles médicaux, ces étapes du transsexualisme.»

**«Mes collègues de l'atelier connaissaient mes engagements associatifs, avaient conscience que je savais m'y prendre. Ils m'ont demandé d'y aller.»  
Franceska**

Jusqu'au jour où Franck Charront s'est reconnu dans le parcours d'Alexandra, de Support Transgenre Strasbourg, «sa façon de revendiquer une liberté de choix, de faire sa vie comme on l'entend, d'assumer son genre en refusant les procédures qui imposent de prouver un changement de sexe, ou qui nous contraignent à aller voir un psy pour savoir qui on est. Moi, je sais qui je suis!»

Franceska a effectivement prouvé qui elle était, lors du conflit à la blanchisserie. «C'est une personne de conviction, qui lutte jusqu'au bout, témoigne Nicolas Garland, militant à l'association LGBT de Nancy. Contrairement à d'autres personnes trans brisées par le système, son vécu lui a servi à avoir la hargne et la volonté de continuer la lutte. Non seulement pour elle, mais aussi pour les autres.»

À l'annonce de la fermeture de la blanchisserie et des mesures de reclassement, en novembre 2009, Franceska s'est retrouvée porte-parole des grévistes. Elle assurait la liaison entre les délégués nationaux du groupe industriel et ses collègues de l'atelier. «Ils connaissaient mes engagements associatifs, avaient conscience que je savais m'y prendre. Ils m'ont demandé d'y aller.» Le conflit s'est malheureusement mal terminé pour les ouvrières d'Initial BTB. L'usine a fermé au printemps 2010.

Amère, Franceska doit chercher du travail avec un CV féminin et des papiers masculins. Difficile d'obtenir une nouvelle identité quand on refuse de prouver un changement de sexe devant un tribunal! Sa compagne est heureusement à ses côtés. Pied de nez au système, les deux femmes ont décidé de se marier. La cérémonie se déroulera en toute légalité, devant le maire... puisque l'État refuse à Franceska des papiers féminins. **GA**



Franceska et ses mains abîmées par le travail en blanchisserie industrielle, son amie à ses côtés.